

Myriam Kohnen

La présence de la mer dans l'œuvre d'Hector Malot

La Normandie, l'enfance et la mer, voici trois thèmes-clés de l'œuvre d'Hector Malot, qui fut marqué dès son jeune âge par l'univers des bateaux. L'écrivain nous transmet cette passion à travers son écriture, comme d'autres artistes du XIX^e siècle. À cette époque, le monde maritime ne cesse de hanter l'imaginaire des hommes de lettres dont la création offre les visages les plus divers : îles, tempêtes, monstres marins, naufrages et démons parcourent les romans et nouvelles de Robert L. Stevenson (*L'Île au trésor*, 1881/1882) et Jack London. En France, à la suite de Rabelais (*Le Quart Livre*), Michelet (*La Mer*, 1861), Hugo (*Les Travailleurs de la mer*, 1866), Dumas, Verne (*Vingt mille lieues sous les mers*, 1869-1870) et Zola (*La Joie de vivre*, 1884), Baudelaire (« L'Albatros »), Rimbaud (« Le Bateau Ivre ») et Mallarmé (« Brise marine ») tombent sous le charme des fluides. En prose ou en poésie, ces auteurs expriment la nécessité de représenter les angoisses et les séductions exercées par la nature. Comme l'a bien montré une exposition organisée en 2005 par la BNF sous le titre « La mer. Terreur et Fascination »¹, la littérature scientifique, fictionnelle et poétique de même que les célèbres écrits bibliques et épiques de la Genèse et de l'Odyssée s'ouvrent aux voix de l'Océan. Par rapport à l'Antiquité gréco-latine et aux reproductions de la Renaissance, du XVII^e et du XVIII^e siècle, le siècle de la presse et de l'industrialisation marque pourtant un tournant important. Si les romantiques voient l'élément comme un moyen de faire revivre les légendes et le mouvement des vagues, les réalistes vont adapter leur production au contexte historique et social des voyages, des bains et des villégiatures. Malot représente donc bien un homme de son temps. À la manière de Turner, Courbet, Renoir et Monet, il se passionne pour un thème qui parcourra régulièrement et néanmoins assez rarement l'ensemble de sa production journalistique et romanesque. Nous nous interrogerons aujourd'hui sur le discours qu'il nous en propose en fonction du support matériel et des contraintes génériques, afin d'en déduire une vision spécifique de l'art d'écrire.

¹ M. Mollat du Jourdin, « Le Front de mer », in *Les Lieux de mémoire*, éd. Pierre Nora, Paris, Gallimard, 1992, t. II, p. 2721-2764.

Le discours du journaliste

Entre 1862 et 1865, Malot ne se contente pas de son activité de romancier. À ses débuts, une soif de savoir et un goût profond de l'observation de la vie quotidienne le dirigent en effet vers le journalisme. Au cours de nos recherches sur cet aspect du métier de l'écrivain, nous avons inventorié quelques textes évoquant la mer. Publiés dans *L'Opinion nationale* d'Adolphe Guérout, ces articles constituent le témoignage d'un amateur des voyages. Comme le montre l'éloge qu'il a rédigé du guide Joanne en 1862, l'auteur adore se déplacer pour ramener au public ses propres impressions. À la façon d'autres écrivains romantiques et réalistes tels Hugo, Stendhal ou Nerval, il est persuadé que le changement de cadre apporte un bien-être physique et un avantage intellectuel.

En tant que journaliste, Malot se comporte d'abord comme un voyageur curieux. Deux articles consacrés respectivement à l'inauguration de la ligne de Honfleur ou à celle de Brest proposent au lecteur un éloge de la beauté de ces régions. L'écrivain célèbre sa patrie, afin de montrer que pour les « touristes », « Honfleur est le centre d'un pays curieux et très beau » et que « de Honfleur à Cabourg on vient d'ouvrir, le long de la mer [...] la route de la Corniche des côtes de Normandie »¹. Il chante la douceur et la fraîcheur du pays et énumère les bœufs, les usines de Lisieux, ainsi que les avantages commerciaux et agricoles ; il mentionne par ailleurs que les exportations vers l'Angleterre constituent un atout pour la France.

Le regard qu'il porte sur sa région natale est ainsi marqué par la précision. Dans l'article de 1865, il célèbre les réceptions officielles, le départ du train de Paris, le parcours à travers la Bretagne, ce pays si différent de celui de la Normandie et du Maine. C'est ici qu'il s'attarde aussi à proposer au lecteur un arrêt sur image. Nous voilà devant un paysage maritime, après être monté à bord avec le journaliste. Nous contemplons avec lui « la rade de Brest dans toute son étendue »², nous déchiffrons l'univers de l'eau :

Par une étroite ouverture à l'ouest, l'oeil, comme par le tube d'un gigantesque télescope, court jusqu'à l'horizon de la haute mer. C'est un spectacle merveilleux et qui deviendra classique.³

L'énonciateur adore regarder la réalité en face et se prêter à une analyse des événements. Lorsqu'il évoque le port de commerce en train d'être édifié au pied d'une colline, il annonce par exemple l'accueil des

¹ H. Malot, « Inauguration du chemin de fer de Honfleur », *L'Opinion nationale*, 8 juillet 1862, p. 2.

² *Ibid.*, p. 2.

³ H. Malot, « Inauguration du chemin de fer de Brest », *L'Opinion nationale*, 28 avril 1865, p. 2.

Transatlantiques et le gain de temps pour la traversée de Paris à New York. Brest ne sera plus isolée et pourra entrer « dans la marche du progrès »¹, ce qui aura des conséquences pour la civilisation de cette région marquée par l'ivrognerie, une criminalité élevée et une instruction misérable. Le développement intellectuel, moral et matériel sera garanti au moyen du chemin de fer ; le vaisseau *Louis XIV* et la frégate cuirassée *La Gauloise* arrivés au port symbolisent l'avenir.

Ailleurs, le chroniqueur nous livre un tableau de la foule dans les rues, sans pour autant oublier d'examiner le côté problématique d'un changement dans la ville :

Hier, à sept heures du matin, deux canonnières ont reçu dans le port les invités de la ville et les ont transportés à bord du *Louis XIV*, le vaisseau école des canonnières.

Immédiatement en sortant du port militaire, on aperçoit les digues qui doivent former le port de commerce et qui, élevées au-dessus des plus hautes marées, commencent déjà de se transformer en quais.

Que deviendra ce port ? Les Brestois espèrent qu'il sera pour la Bretagne et le Centre, ce que Le Havre est pour la Normandie et le Nord. La situation avancée dans l'Océan, qui supprime la navigation de la Manche et abrège la traversée transatlantique, peut en faire une place de commerce de premier ordre, cela est de toute évidence. Mais comment le commerce pourra-t-il se développer librement à côté de la guerre ; là est la question embarrassante².

Ce passage révèle l'inquiétude du journaliste et atteste son souci de dévoiler la vérité. Même si le préfet maritime prétend que la marine militaire protège la marine marchande à l'étranger ou en cas de conflits, l'écrivain n'en est pas tout à fait convaincu. Il sait que les Brestois préfèrent leur « liberté » et que ces habitants des régions voisines de « la presqu'île de Crôzon »³ et des îles d'Ouessant devraient d'abord être préparés à une révolution commerciale. Son article constitue ici un témoignage critique pour tous ceux qui n'ont pas assisté au spectacle naval et officiel. Il révèle l'amour du déplacement et l'inquiétude de celui qui adorait lui-même voyager.

D'une part Hector Malot apparaît comme le chantre même de la Normandie, d'autre part il profite de la vertu publicitaire de l'article journalistique. Dans une chronique de juillet 1864 intitulée « Excursions sur les Côtes de Normandie et aux îles anglaises »⁴, il invite par exemple

¹ *Ibid.*, p. 2.

² H. Malot, « Inauguration du chemin de fer de Brest », *L'Opinion nationale*, 29 avril 1865, p. 2.

³ *Ibid.*, p. 2.

⁴ H. Malot, « Excursions sur les Côtes de Normandie et aux îles anglaises », *L'Opinion nationale*, n° 206, 28 juillet 1864, p. 2.

ses lecteurs à aller visiter la région, en se servant de l'élargissement du réseau des chemins de fer : le Tréport, Dieppe, Étretat, Le Havre, Cherbourg. Cette chronique dévoile un passionné d'un moyen de transport moderne à l'époque, car elle encourage le public à se promener le long des côtes du Nord pour profiter des avancées technologiques et participer à des « excursions » simples et agréables¹. L'écrivain-journaliste se décrit ici comme un explorateur du réel. Le voyage lui offre des bienfaits pour la santé. Il représente aussi un baume pour les yeux, puisque les grandes villes comme Coutances, Granville et Avranches s'avèrent « intéressantes et curieuses à tous les points de vue »². Par ailleurs, la nature et la culture de ces contrées se complètent pour permettre à l'homme d'échapper à la vie quotidienne. L'on peut noter que l'écrivain emprunte le terme de « promenade » pour décrire une mode « heureuse et salubre »³ qui « pousse » vers le Cotentin et ramène chaque année les badauds vers les mêmes coins de Dieppe, Trouville, Villers et Beuzeval.

D'un côté, la mer est évoquée brièvement comme décor des villages de plaisance et comme espace des vaisseaux de Cherbourg. L'eau est liée aux souvenirs et au bonheur, au calme et au bien-être général. De l'autre côté, la Manche est synonyme de splendeur. La verdure et l'humidité sont charmantes au même titre que la cathédrale de Coutances. Celle-ci montre « ses deux flèches pyramidales aux marins qui passent au milieu des dangereux bas-fonds de la chaussée des Bœufs »⁴. À Granville, « bâtie sur un promontoire de granit battu par la mer et le vent du nord », l'on trouve « les plus belles femmes peut-être de la Normandie »⁵ ; à Villequier enfin, les Parisiens assistent en grand nombre à la vitalité de l'eau :

Le nombre est grand des Parisiens qui, chaque année, s'en vont à Villequier, au moment des marées d'équinoxe, assister aux phénomènes du mascaret. Assurément, c'est un spectacle curieux que celui de cette masse d'eau qui court sur la Seine avec la vitesse d'un cheval, et bondit en cascades qui frangent le rivage d'écume et déracinent les arbres et les talus ; mais c'en est un curieux aussi que celui qu'offre la mer lorsqu'elle monte sur les grèves immenses de la baie de Saint-Michel. Lorsque la mer est basse, le regard s'étend à perte de vue sur une plage dont le sable fin et gris ressemble à de la cendre mouillée ; lorsque le flot commence à remonter et à venir du large, il se trouve arrêté d'un côté par les falaises du Cotentin, de l'autre par celles de la Bretagne, et alors, se précipitant dans l'entonnoir qui s'ouvre devant lui, il envahit en un instant cette plage

¹ *Ibid.*, p.2.

² *Ibid.*, p. 2.

³ *Ibid.*, p. 2.

⁴ *Ibid.*, p. 2.

⁵ *Ibid.*, p. 2.

qu'il transforme en une baie clapoteuse. On dit qu'il atteint alors une hauteur verticale de 15 mètres, c'est-à-dire une des plus grandes du monde.

Au milieu de ces grèves se dresse le Mont-Saint-Michel, rocher de granit sur lequel on a élevé de roc en roc, d'étage en étage, la célèbre abbaye qui a donné son nom à la baie. Autrefois abbaye et forteresse, plus tard prison, elle vient d'être récemment « rendue au culte » ; ainsi parle le décret. Que va-t-elle devenir¹ ?

Ce passage témoigne de l'esprit d'observation du journaliste. Malot fournit au lecteur des informations sur une attraction touristique, tout en décrivant en détail un phénomène géographique. Derrière le chroniqueur moderne se cache un amoureux de la science et un historien soucieux de poser des questions aux autorités. C'est que l'auteur regrette que les chemins de fer ne soient pas encore assez à la pointe du progrès comme les bateaux à vapeur anglais. Il souhaiterait que les Français puissent venir en train aux stations balnéaires, afin que ces régions normandes deviennent célèbres. Les chroniques de Malot laissent par conséquent transparaître l'image d'un guide. Les informations fournies sur les moyens de transport circulant entre Granville et Jersey par exemple et de Jersey à Saint-Malo exercent une fonction didactique. Le chroniqueur épris de Guernesay se pose surtout en défenseur du progrès technique, en célébrant le chemin de fer moderne : il reconnaît « les améliorations qu'on apporte dans ce service »², mais espère que l'avenir sera encore meilleur. Derrière la figure de l'homme de lettres sensible aux beaux paysages à décrire se cache un avocat soucieux de travailler pour le bien-être des futures générations. Écrivain et journaliste, le fils de La Bouille songe à autrui tout en gardant sa position de touriste.

Les articles consacrés au voyage représentent finalement les traces d'un traducteur d'impressions. Analyste et didacticien, Malot rédige des textes assez courts, où se mêlent tonalité légère et invitation, commentaire et déplacement, document historique et souvenirs d'une époque. La balade, la marche, l'expédition ou la visite de monuments normands constituent chaque fois les prétextes pour décrire la splendeur de la France et les atouts du tourisme considéré comme un loisir, mais aussi comme un moyen de formation ou comme un remède médicinal. Il nous livre ses émotions personnelles, tout en tentant de fournir un discours objectif. En ce sens, l'activité du journaliste complète sa passion de la littérature : il a l'occasion d'insuffler la vie à un document éphémère voué à la disparition.

¹ *Ibid.*, p. 2.

² *Ibid.*, p. 2.

Le discours du romancier

En tant que romancier, Malot exploite au contraire les richesses d'un motif littéraire qui se prête notamment à l'analyse psychologique des personnages et à l'étude de l'espace spatial dans le récit. L'écriture fictionnelle se différencie ainsi du journal par cela même qu'elle propose au lecteur une intrigue censée être intéressante, passionnante, voire touchante. Que ce soit sous la forme du roman d'apprentissage ou d'aventures dans la lignée de *Gil Blas de Santillane* de Le Sage et du *Tour de la France par deux enfants* de Bruno, l'histoire doit être liée à l'émotion. Les notices sur *Romain Kalbris* et *Paulette* dans *Le Roman de mes romans* sont révélatrices à ce sujet. L'auteur nous y explique qu'il est devenu écrivain, pour que le public n'ait plus à endurer « le supplice des livres ennuyeux »¹ ou encore à avaler « la médecine noire à la mode »², c'est-à-dire des œuvres pieuses et moralisatrices. Malot souhaite « aiguïser [la] curiosité »³, intéresser, « émouvoir »⁴ et faire en sorte que le livre soit un consolateur ou une distraction. Les textes nous offrent un discours qui souligne la dichotomie de la mer, à la fois bienveillante et dangereuse. Nous retrouvons ici des traits hugoliens chez celui qui reste « un fils indépendant de Balzac »⁵.

Romain Kalbris nous offre la fusion de plusieurs images maritimes typiques. Nous sommes en présence du lieu commun de la mer comme annonciatrice du destin du héros romanesque ; l'ambiance justifie la psychologie enfantine et le cadre symbolise la liberté. Né dans une famille de pêcheurs, Romain est dès sa naissance destiné à devenir marin. Malgré les craintes de sa mère, le jeune passionné des anecdotes familiales est obstiné par l'idée de s'envoler pour les voyages extraordinaires. Le « dur métier »⁶ ne lui fait pas peur : ni la fureur de la mer ni la violence des vents ni la mort de son père retrouvé « mutilé »⁷ après une tempête ne le font changer d'avis. En effet, comme tant d'autres enfants de son âge, il prend plaisir à s'évader en imagination et à s'inspirer de ses lectures pour ses itinéraires irréels. Il fait l'école buissonnière et adore flâner le long de la grève, quel que soit l'état de la marée. Le romancier exploite un trait de caractère, afin de mettre en évidence la destinée de ce gamin « naturellement curieux et

¹ H. Malot, Notice sur *Romain Kalbris*, *Le Roman de mes romans*, réédition *Cahiers Robinson*, n° 13, 2003, p. 35.

² *Ibid.*, p. 35.

³ *Ibid.*, p. 35.

⁴ *Ibid.*, p. 35.

⁵ É. Zola, « Un roman d'analyse », *Causeries littéraires*, *Le Figaro*, 18 décembre 1866, *Œuvres complètes*, Paris, Cercle du Livre précieux, 1968, t. X, p. 700.

⁶ H. Malot, *Romain Kalbris*, Paris, Laffont, coll. Bouquins, chap. 2, p. 19.

⁷ *Ibid.*, chap. 2, p. 25.

questionneur »¹. Les expéditions du personnage principal sont ici liées à ses rêves et à son avenir :

La marée montait comme une inondation, et si les yeux se détournaient au moment d'un rocher, ils ne le retrouvaient plus, il avait été noyé dans cette nappe qui se soulevait avec une vitesse si calme que c'était le rocher qui semblait avoir lui-même coulé à pic ; pas une vague, mais seulement une ligne d'écume entre la mer bleue et le sable jaune ; au large, au-delà de l'horizon voûté des eaux, le regard se perdait dans des profondeurs grises ; on voyait plus loin qu'à l'ordinaire ; sur les côtes, le cap Vauchel et l'aiguille d'Aval, ce qui n'arrive que dans les grands changements de temps.

La mer resta étale bien longtemps pour mon impatience, puis enfin elle commença à se retirer avec la même vitesse qu'elle était venue. Je la suivis ; j'avais caché dans un trou mon panier et mes sabots et je marchais pieds nus sur la grève, où mes pas creusaient une souille qui s'emplissait d'eau².

Dans cet extrait postérieur à la rencontre avec M. Bihorel, nous sommes amenés à suivre les pas de Romain. Le passage est placé sous le signe du regard, ce qui offre à Malot la possibilité de décrire les craintes de l'enfant. D'une part, la mer incarne un décor naturel émerveillant à connaître et à analyser. D'autre part, elle reste simultanément liée au danger, notamment à la « guerre générale » sous-marine³. En nous donnant l'impression de participer à la scène, le narrateur nous plonge dans un cadre multisensoriel, où dominent la vue, l'ouïe et le toucher. La marée deviendra une « boussole »⁴, tout en constituant un obstacle capable d'engloutir les personnages errants.

Au cours de ces pérégrinations du héros, l'aspect romanesque prendra le dessus par rapport à l'ancrage dans la vie quotidienne. Dans le passage consacré à l'éducation du garçon, Malot réintroduit en effet le lieu commun des rêveries nées des lectures de Daniel Defoe. Le précepteur de Romain lui conseille de lire *Robinson Crusoé*, une oeuvre qui vaut selon lui autant que la Bible. Et ces histoires de naufragés, d'île déserte, de sauvagerie et d'inconnu ne vont pas tarder d'avoir leur impact sur le personnage. Dès le moment où Romain vit auprès de M. Bihorel et de Samedi, il compte réaliser son rêve, avant de connaître de rudes épreuves inhumaines auprès de son oncle de Dol. Il souhaite sentir « en imagination [...] l'odeur de la mer et du goudron », pour pouvoir « entrouvr[ir] les portes mystérieuses de l'inconnu »⁵. La mer devient de

¹ *Ibid.*, chap. 4, p. 29.

² *Ibid.*, chap. 4, p. 26.

³ *Ibid.*, chap. 4, p. 28.

⁴ *Ibid.*, chap. 4, p. 34.

⁵ *Ibid.*, chap. 7, p. 61.

nouveau un thème optimiste, qui fonctionne comme antithèse du monde urbain. La référence intertextuelle à l'écrivain anglais est significative.

Le chapitre VIII de *Romain Kalbris* constitue ensuite un éloge de l'univers salé comme symbole de la liberté. Écoutons par exemple ces paroles du narrateur à propos du départ de la maison maternelle :

Le phare s'éteignit, et la mer parut lumineuse sous le ciel encore sombre ; au-dessus des cheminées du village, des colonnes de fumée jaune s'élevèrent droit en l'air, et un bruit de sabots résonnant sur le galet des rues monta jusqu'à moi ; on s'éveillait.

Cependant, sur la crête du talus, accroupi au milieu des ajoncs, je restai hésitant, impatient, malheureux, mécontent de moi et désolé. L'esprit de hasard, l'espoir vague de faire fortune sans être à charge à personne, ma nature, l'inconnu vertigineux me tiraient du côté de la lande ; l'habitude, la timidité de mon âge, mes épreuves de la veille, la pensée de ma mère surtout raidissaient les liens qui m'attachaient à la maison.¹

Dans ce passage, nous retrouvons des images hugoliennes associant l'ombre et la lumière, le jeu sur les diverses sensations visuelles, auditives, gustatives, olfactives et tactiles. On nous invite à entendre la brise et à ressentir le souffle de l'air matinal qui entraîne le garçon à laisser libre cours à ses émotions. Nous sommes assis au bord de la mer, en regardant Romain plongé dans ses souvenirs. On nous révèle son attachement à la grève, les méditations et l'horreur des grandes routes. Malot apparaît comme un peintre ayant le sens de la psychologie humaine :

Mon expérience de deux jours m'avait appris que les grands chemins sont peu hospitaliers pour ceux qui n'ont pas le gousset bien garni, et mon plus grand souci était de m'assurer la nourriture pendant mon voyage. Un mot que M. Bihorel m'avait dit bien souvent : « La mer est pour l'homme meilleure nourrice que la terre », m'était revenu à la mémoire, et je comptais sur son rivage pour me fournir l'indispensable : des huîtres, des moules. À cette idée des huîtres, je dois avouer que si ma gourmandise s'était éveillée, il y avait longtemps que je n'en avais mangé. Quel festin j'allais faire !

Je me levai. Combien de lieues me séparaient encore du Havre par le rivage ? Beaucoup, il me semblait ; mais que m'importait ? Un mois de marche sur la grève, cela ne m'effrayait pas.

Cependant, je n'osai pas descendre immédiatement, de peur de rencontrer des gens du Port-Dieu qui m'auraient reconnu. Ce fut seulement quand je me fus éloigné de trois ou quatre lieues, en suivant le haut de la falaise, que je m'enhardis à descendre sur la plage pour y chercher mon déjeuner. [...]

¹ *Ibid.*, chap. 8, p. 68.

j'étais si heureux de revoir la mer que je m'amusai à courir sur le sable et à fourrager dans les trous : j'étais libre de gambader et de chanter. Quelle différence avec mon emprisonnement à Dol ! Décidément les voyages étaient plus amusants¹.

Dans l'univers de l'écrivain normand, l'eau se révèle donc bienveillante contrairement aux hommes. Comme chez les romantiques et les peintres impressionnistes, la nature se comporte comme une amie qui fortifie l'enfant et lui donne de l'espoir. Romain a faim et installe sa cuisine sur la plage. Il s'adonne à la pêche en fonction des heures de la marée et rencontre même un artiste nommé Lucien Hardel. L'eau lui offre aussi des moments de bien-être qui lui confirment son destin de devenir marin. Il devra certes affronter des épreuves dans lesquelles il se rendra compte que la réalité diffère des romans et qu'il ne suffit pas de vouloir imiter Robinson. Cependant, il faut reconnaître que surtout les mésaventures en ville, la vie chez les saltimbanques et la traversée d'un Paris pluvial lui montreront qu'il a besoin de l'eau pour vivre heureux. La fin consacrée à l'épisode du héros caché dans la boîte d'un navire nous oriente vers une telle interprétation. Cet ultime extrait romanesque nous fait songer au comte de Monte Cristo de Dumas. Il sert de preuve au portrait d'un enfant de la mer. Objet de la curiosité de la presse et des dramaturges (l'on prévoit une pièce de théâtre intitulée *Naufrage de la Méduse*), le garçon arrivé à Fermanville ne s'engage pas dans la marine. Mais la mer incarne un havre de paix personnel dans sa vie.

Le Mousse présente le même aspect ambivalent de la mer². Ce roman de mœurs brosse le portrait d'un milieu spécifique, celui des pêcheurs normands. Comme dans l'oeuvre réaliste-naturaliste, l'accent est mis sur l'évolution d'un individu dans un espace précis. Mais loin de se contenter d'une simple évocation du mode de vie des acteurs et de la narration d'une histoire sentimentale, l'écrivain tente de mêler actualité et récit. Le modèle de l'intrigue amoureuse n'est que le prétexte d'une étude sociologique sur les barrières sociales entre deux personnes de nationalité et d'origine diverses. La mer fonctionne ici plutôt comme un arrière-fond.

Par ailleurs, *Le Mousse* illustre un paradoxe de l'histoire littéraire. Cette œuvre assez méconnue de celui qu'on nommait romancier de la jeunesse ou romancier pour la jeunesse n'a pas été publiée pendant assez longtemps. Mais cet oubli n'enlève rien à sa richesse littéraire. En effet, l'ouvrage dédié à la petite-fille de l'auteur, Perrine Mesple, montre bien que les histoires de marins s'inscrivent dans l'inconscient du fils d'une épouse de capitaine. La passion entre un simple marin français nommé Clément et la fille d'un riche industriel anglais est placée sous le signe de

¹ *Ibid.*, chap. 8, p. 69.

² Hector Malot, *Le Mousse*, Monaco, Éditions du Rocher, 1997.

la mer. Comme dans *Paulette*, nous assistons dès le début à une description détaillée de l'espace. Plus tard, nous plongeons dans l'imaginaire du naufrage et explorons avec les personnages les restes du navire. Malot n'imité pas Jules Verne, mais il souhaite écrire un roman célébrant l'univers des pêcheurs. Il nous prouve une bonne connaissance du sujet, en dessinant les paysans et les idéolectes des gens de la mer. Il nous évoque également la vue panoramique sur la Baie de Seine et nous relate la lutte épique entre l'individu et l'eau. Pourtant, même si l'intrigue se fonde essentiellement sur la quête d'une identité sociale et personnelle, le spectacle parfois « lugubre »¹ de la mer s'inscrit avant tout dans une atmosphère ambiguë. Clément sauvera par exemple la jeune fille dans un contexte double. Il s'agit d'une scène dramatique, dans laquelle s'expriment la force et le courage du pêcheur :

Il allait remonter et renoncer à toutes recherches, quand il lui sembla entendre un cri d'enfant. Il descendit et courut à une couchette d'où ce cri était parti, bien qu'il fût presque certain à l'avance que c'était une hallucination de son esprit troublé par cette solitude dans ce navire-fantôme, semblable à ceux dont il avait entendu parler dans les histoires fantastiques qu'on se raconte le soir pour se faire peur. Celle qui lui arrivait était précisément de ce genre, et bien qu'il fût habituellement brave, il se sentait ému par cette situation dramatique et par ce silence lugubre que rendaient plus saisissant encore les hurlements du vent et les craquements du navire, qui se plaignait comme s'il avait le sentiment de sa mort prochaine.²

Un autre exemple de l'importance de la place de l'homme exposé à la mer se retrouve vers la fin du livre. La description se base sur Cardiff, un « pays de la poussière »³ :

En allant au hasard, ils arrivèrent à l'avant-port, et alors, ils découvrirent la mer. C'était le moment de la marée, et jusqu'à l'horizon, fermé par des coteaux boisés dont la base était formée de falaises crayeuses, ils virent la baie toute couverte d'une flotte de bâtiments, voiliers, vapeurs, en mouvement pour entrer au port ou pour gagner le large.

Vincent, en les voyant si nombreux, comprit l'entassement et l'activité des docks qui l'avaient si fort surpris. Car, jusqu'à ce jour, il n'avait jamais vu une pareille intensité de vie dans un port. Et cependant, au milieu de tout cela, il n'y avait rien à faire pour lui.

Comme il restait les yeux fixés sur la rade, sans faire part à Michelle de l'inquiétude de ses réflexions, il aperçut un voilier de moyen tonnage, dont les voiles blanches disaient sûrement qu'il n'appartenait pas à Cardiff, ni aux ports charbonniers du voisinage où tout était couvert d'une couche de noir. Un rayon de soleil tombant d'un ciel

¹ *Ibid.*, chap. I, p. 30.

² *Ibid.*, chap. 1, p. 55.

³ *Ibid.*, chap. 8, p. 149.

pâle illumina ce voilier et montra, à sa corne, les claires couleurs d'un pavillon tricolore.

— C'est un Français ! s'écria Vincent, en serrant avec émotion la main de Michelle.

— Pourquoi te fait-il tant de plaisir ? demande-t-elle.

— Parce que cela me donne l'espoir de trouver quelqu'un à qui parler.¹

L'atmosphère réaliste se fonde sur l'évocation détaillée des navires internationaux. Le narrateur ne se limite pas à l'énumération des vapeurs de la Star. Il nous plonge plutôt dans les pensées du héros et du jeune mousse féminin. Espoir et désespoir, ombre et lumière, présent et avenir se complètent ici avant que Michelle ne découvre son héritage.

En fin de compte, l'on peut dire que *Le Mousse*, destiné aux lecteurs jeunes et aux adultes, représente une œuvre humanitaire. Malot fait en sorte que son personnage lègue sa fortune aux marins, en créant des maisons spécifiques. La fortune, « barrière sociale infranchissable »², cesse de constituer un obstacle, pour devenir le moteur d'une action « au profit de la grande famille »³ des gens de la mer. Comme dans *La Vie moderne en Angleterre*, l'écrivain semble vouloir se faire le chantre d'un métier digne souvent considéré comme inférieur à celui des aristocrates et des bourgeois. Lui-même issu d'un milieu juridique demeure obsédé par ses origines, comme si le destin l'avait marqué du sceau de Poséidon.

La vision de l'écrivain-journaliste

Écrivain-journaliste attentif aux métamorphoses sociales, Malot peut donc à juste titre être considéré comme un homme moderne. En tant qu'analyste des mœurs, de la psychologie et de l'actualité politique, il s'est forgé au fil du temps une philosophie voire une méthode de travail qui associe le réalisme à l'art. *Paulette* constitue un bon exemple d'une telle approche.

Au moment où Flaubert et Zola s'imposent sur la scène littéraire comme maîtres du roman et que les frères Goncourt élaborent leur théorie artistique, le romancier demeure loin du panthéon officiel. Dans *Paulette*, il aborde le cliché de la complexité du métier de l'artiste incapable de vivre avec les femmes, tout en l'adaptant à sa propre vision des choses. Dans cette œuvre assez longue, il propose par exemple le récit de la fille d'un pharmacien nommée Alice Roberjot qui tente par tous les moyens de séduire un jeune peintre. Le regard amusant du narrateur nous avertit qu'il s'agit d'une caricature des mariages planifiés dans un milieu maritime.

¹ *Ibid.*, chap. 8, p. 151-152.

² *Ibid.*, chap. 11, p. 211.

³ *Ibid.*, chap. 11, p. 212.

L'écrit, publié après *La Petite Sœur* et avant *Les Besoigneux*, nous plonge en effet d'abord dans un décor qui insiste dès *l'incipit* sur la singularité de la contrée. Examiné par les deux peintres inconnus Jacques Cintrat et Isidore Badiche, Pornic représente un lieu à la mode qui attire les étrangers en raison des bains et du casino ; c'est l'espace où se côtoient les « gentilshommes angevins et vendéens, de riches Nantais »¹ ainsi que de simples provinciales espérant y trouver leur futur mari. Le cadre de l'eau est mis en relation avec l'histoire d'Alice et de Cintrat. Ce personnage préfère peindre en bord de mer, en pratiquant une technique qui consiste à appliquer de la couleur sur la toile avec un couteau. Le lecteur suit ensuite la jeune fille et sa mère dans des promenades à l'air libre, comme s'il se trouvait lui-même en face de cette eau « toute bleue au-delà de la ligne jaune des moissons »². Il assiste également à l'aventure romanesque entre l'innocent pêcheur Clément, un jeune héros ayant sauvé un enfant de l'eau, et la cruelle Alice soucieuse de dépasser les barrières infranchissables entre deux classes sociales. Lectrice assidue des romans et surtout des journaux féminins, celle-ci se comporte comme une planificatrice sans scrupule, qui aspire à tout prix à devenir l'épouse d'un Parisien célèbre. Intelligente et instruite, elle est une séductrice après avoir joué le rôle d'élève³. L'intrigue offre ainsi au narrateur l'occasion de dénoncer ceux qui se baignaient « dans une petite anse du port, sous le vieux château, à l'endroit même, où dans le sable de la grève, ont été enterrés les Vendéens tués en 93 »⁴. Malot s'en prend surtout aux amateurs des bains de la Noveillard. Cette pause descriptive témoigne du don d'observation et de l'œil amusant et critique du romancier, tout en attirant notre attention sur la mer :

Ce n'est pas chose facile pour une femme d'entrer au bain quand elle se sent regardée, et de tenir un juste milieu entre trop d'embarras qui ressemblerait à de la gaucherie et trop d'assurance qui paraîtrait de la forfanterie. Mais ce n'était pas la première fois qu'Alice se mettait à la mer sous des regards curieux ; encore ceux de Cintrat n'étaient-ils pas malveillants ou moqueurs, comme ceux qui si souvent l'avaient poursuivie, quand elle prenait son bain devant des gens qui n'admettaient pas que « la fille du pharmacien » eût l'insolence de se montrer dans un costume élégant. Une fille de rien, sans le sou, qui voulait faire des effets de natation, « quelle pitié ! »

Justement la mer était à souhait pour qu'elle fit ce jour-là ses effets et les réussit ; ni trop grosse, ni trop calme, mais assez houleuse pour qu'on pût être gracieuse en s'élevant bien à la lame, et aussi assez agitée pour qu'il y eût une certaine audace à piquer droit vers le large, ce qu'elle fit.

¹ H. Malot, *Paulette*, Paris, Flammarion, 1895, I^{ère} partie, chap. 3, p. 15.

² *Ibid.*, I^{ère} partie, chapitre 7, p. 30-31.

³ *Ibid.*, I^{ère} partie, chapitre 16, p. 65.

⁴ *Ibid.*, I^{ère} partie, chapitre 16, p. 67.

— Mademoiselle votre fille nage admirablement, dit Cintrat qui la suivait des yeux.

— Elle se joue dans l'eau.

Ce n'était pas tout à fait le mot propre, car elle nageait d'un mouvement lent, régulier, mécanique, plein d'aisance et de grâce, le buste presque droit sortant de l'eau jusqu'aux seins, les pieds au fond, avançant rapidement sans aucun effort.¹

Ce portrait et ce dialogue fonctionnent manifestement comme des morceaux humoristiques. En outre, il est remarquable que l'auteur ait choisi un épisode typiquement pictural. Comme chez Renoir, Boudin et Monet, nous avons affaire à une scène de genre qui reproduit la psychologie du personnage à travers un extrait mouvementé. L'adresse d'Alice et le fait qu'elle ne tienne pas compte de l'arrivée de la barque de Clément soulignent son talent de nageuse et de calculatrice coquette et égoïste. La sortie de l'eau est une « épreuve », mais la mer la secourt et contribue au succès de son plan. Elle vient elle-même chercher son peignoir sans que sa mère n'ait besoin de l'aider ; elle n'affiche ni lèvres bleuies ni joues décolorées. En un mot, elle semble parfaite à l'artiste frappée par cette beauté féminine qui deviendra son épouse, après avoir servi d'inspiratrice. Au grand dam du pauvre Clément jaloux, la mer jouera par conséquent le rôle de complice des amours et des promenades solitaires romantiques. Elle s'oppose à Paris, où l'atelier incarnera par la suite un espace de travail peu propice à un mariage heureux. Tandis que Cintrat s'adonnera ici à la peinture, Alice s'ennuiera dans la capitale ; elle regrettera de ne pas avoir suivi Clément qui lui aurait épargné une vie monotone. Malot nous montre donc que les origines sont marquantes pour trouver le bonheur en amour. Il nous livre le visage cruel d'une femme qui abandonne sa petite fille Paulette, cet « ange »² né d'une union romanesque. De manière beaucoup plus modeste que les peintres impressionnistes, il nous offre une vision pittoresque des plages, des natures mortes et des habitants normands. Simultanément, il nous révèle sa grande passion de la vie à laquelle il soustrait la matière de ses œuvres.

Les fins heureuses des romans que nous venons d'étudier ci-dessus nous attestent en effet une certaine confiance dans la vie. Même si les écrits nous proposent une vision antithétique de la mer, celle-ci demeure toujours une amie bienveillante et un motif ancré dans le réel. Malot ne compose ni épopée ni poème lyrique. Il s'adresse plutôt à plusieurs types de lecteurs, enfants ou adultes, soucieux de parcourir des ouvrages optimistes caractérisés par une écriture simple et pourtant subtile. À la

¹ *Ibid.*, I^{ère} partie, chapitre 17, p. 71.

² Expression empruntée à *l'excipit* du roman.

manière de Barbey d'Aurevilly retournant en 1856 à Saint-Sauveur-le-Vicomte pour exploiter les souvenirs de sa terre natale, il effectue en outre un travail sur ses propres images ancrées dans sa mémoire. Ce paradoxe entre la vie et l'imagination s'explique par sa conception du métier de l'écrivain.

En effet, l'auteur n'a jamais nié son désir de faire œuvre de chercheur. Comme il le dévoile dans *Le Roman de mes romans*, il arpente d'abord les paysages de son enfance, avant de composer un article ou un récit. Cette première étape lui donne l'occasion d'embellir ou non la réalité, afin que l'écriture évoque le patrimoine français. L'histoire sociale et culturelle de son pays ainsi que les événements météorologiques au bord de mer font l'objet d'une analyse pointue, avant d'être offerts au public sous la forme de tableaux. Puisqu'« il faut être de son temps et marcher avec lui »¹ et qu'« il n'y a pas de règles pour faire un beau roman »², il suffit que l'observateur parcoure pendant des semaines le paysage maritime. Pour pouvoir prendre « la liberté d'en parler [...] sans le respect de la banalité courante »³, il doit s'immerger dans la vie. La « lutte de l'exécution »⁴ ne succédera qu'à une documentation primaire, qui permettra au romancier de devenir un « homme libre [qui] chérir [a] la mer » selon le vers célèbre des *Fleurs du mal*.

Conclusion

Tout d'abord, nous nous rendons compte que le fils de La Bouille est très attaché à sa région natale. Mais curieusement, nous notons également que le motif maritime reste assez discret dans l'ensemble de la production. L'on peut surtout constater que le regard porté sur les éléments traduit à la fois l'esprit de l'observateur et le désir de garder les traces d'un passé révolu. Après les romantiques, l'écrivain tient en effet à laisser libre cours à son imagination, afin de proposer une vision subjective de la relation entre l'homme et la nature. L'art se substitue chez lui au mythe et aux grandes fresques épiques d'un Hugo⁵. En recomposant l'espace, en se servant de carnets et en notant les faits, il crée une atmosphère, tout en conférant à sa création une fonction d'aide-mémoire. Comme Baudelaire qui conjugait état d'âme et méditation, l'auteur offre une peinture vraisemblable des impressions et des

¹ H. Malot, Notice sur *Paulette*, *Le Roman de mes romans*, *op.cit.*, p. 130.

² *Ibid.*, p. 131.

³ *Ibid.*, p. 131.

⁴ *Ibid.*, p. 132.

⁵ J. Castagnary, « La philosophie du Salon de 1857 », *Salons de 1857*, 1970, p. 7, cité par A. Tapié, « Physique de la nature, physique de la peinture », <http://www.peindre-en-normandie.fr> consulté le 9 novembre 2012.

sensations, imitant la technique des peintres impressionnistes. Le médium (journal ou roman) lui permet de découvrir l'essence même de la mer au même titre qu'une aquarelle aurait dessiné la fugacité des choses. Loin des récits humoristiques de Rabelais, des contes de Maupassant, des histoires anglaises de corsaires et des analyses de Michelet¹, l'écrivain explore le fond des eaux, en lisant et en écoutant le livre de la nature. De cette façon, il s'approprie de manière personnelle un thème universel et à jamais inspirateur. Avant Pierre Loti ou Laurent Gaudé, sa vision des choses et son intuition le conduisent à une création moins musicale que celle de Claude Debussy, mais certainement plus optimiste. Sa production demeure exemplaire de son caractère d'homme de lettres amoureux de la vie, se baignant dans « le Poème de la Mer² ». En situant notamment le cadre de ses intrigues en France, il contribue à faire entrer dans notre propre mémoire les mœurs, la culture et le paysage animé de sites célèbres de la Bretagne et de la Normandie.

*(Luxembourg,
et Équipe Zola de Paris III/)*

¹ Voir à ce propos P. Cogny, *Le Paysage normand dans la littérature et dans l'art*, Paris, PUF, 1980.

² A. Rimbaud, « Le Bateau Ivre », *Œuvres*, Paris, Classiques Garnier, 2000, p. 129.